

Aujourd'hui et toujours

PROUST À TABLE : « EN BUVANT UNE CERTAINE TASSE DE THÉ »

› **Sébastien Lapaque**

P our saluer Marcel Proust, honoré par le prix Goncourt le 10 décembre 1919, il y a cent ans cette année, pour célébrer jusqu'à l'ivresse la beauté neuve que cet écrivain a apportée au monde, il y a de multiples façons de relire un, deux, trois ou tous les volumes d'*À la recherche du temps perdu*, ce marathon entrepris contre la mort pour remonter jusqu'à la source mystérieuse du bonheur et découvrir le point de convergence secret entre la sensation présente et la sensation passée, quand l'une devient l'autre.

Mû par l'évidence, on doit d'abord lire *La Recherche* comme un roman fidèle à la définition du Littré : « Histoire feinte, écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt par la peinture des passions, des mœurs, ou par la singularité des aventures. » Frappé par l'analyse délicate des caractères, les tableaux de mœurs, la peinture minutieuse de la société française de la Belle Époque, les premiers lecteurs de *Du côté de chez Swann*, en 1913, ou de *La Prisonnière*, paru en mai 1923, six

mois après la mort de l'écrivain, n'ont pas eu le sentiment de tenir entre les mains des livres à ranger dans une autre catégorie que ceux qu'avaient écrits Balzac. Ils ont salué dans leur auteur le génial créateur d'une société aussi complète et complexe que celle de *La Comédie humaine*. Balzac et Proust avaient du roman la même conception, ils y voyaient un lieu de rencontre entre l'imagination chère au poète et la réalité chère à l'historien.

Topographe du cœur humain, portraitiste doué et miniaturiste remarquable, Marcel Proust semblait certes faire entendre une mélodie française très belle et très ancienne, celle des moralistes classiques et des mémorialistes français de grand style. En de nombreuses rencontres, *La Recherche* nous apparaît écrite comme un volume de maximes, un sermon sur la mort, des mémoires pour servir à l'histoire de France sous le septennat du président Émile Loubet ou comme les lettres d'une aristocrate bretonne à sa fille exilée en Provence. Lorsqu'il évoque « le côté Dostoïevski de M^{me} de Sévigné » (1), l'écrivain invite d'ailleurs son lecteur à considérer avec lui son propre côté M^{me} de Sévigné.

Mais *La Recherche* compose néanmoins un roman, au sens où on l'entend en Europe depuis *Tristram Shandy* de Laurence Sterne (1759), *Illusions perdues* d'Honoré de Balzac (1843), *Madame Bovary* de Gustave Flaubert (1857), *Les Aventures de Harry Richmond* de George Meredith (1871), *Les Frères Karamazov* de Fiodor Dostoïevski (1880) et *Jude l'Obscur* de Thomas Hardy (1896). Malgré des rapprochements possibles, ce n'est ni les *Mémoires* de Saint-Simon ni ceux de Chateaubriand. Dans cette suite de sept livres, le narrateur n'est pas l'auteur, ainsi que l'écrivain lui-même nous aide à le comprendre dans une page de *Contre Sainte-Beuve*: « Un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. Ce moi-là, si nous voulons essayer de le comprendre, c'est au fond de nous-mêmes, en essayant de le recréer en nous, que nous pouvons y parvenir. (2) » Un passage de *La Prison-*

Sébastien Lapaque est romancier, essayiste et critique au *Figaro littéraire*. Il collabore également au *Monde diplomatique*. Son recueil *Mythologie française* (Actes Sud, 2002) a été récompensé du prix Goncourt de la nouvelle. Dernier ouvrage publié : *Théorie de la bulle carrée* (Actes Sud, 2019).
› slapaque@gmail.com

nière dans laquelle le narrateur évoque ses réveils aux côtés d'Albertine après l'avoir regardée dormir, un plaisir « aussi doux que la sentir vivre », insiste sur cette distinction. « Elle retrouvait la parole, elle disait : “Mon” ou “Mon chéri”, suivis l'un ou l'autre de mon nom de baptême, ce qui, en donnant au narrateur le même nom qu'à l'auteur de ce livre, eût fait : “Mon Marcel”, “Mon chéri Marcel”. (3) » Le narrateur a le même nom que l'auteur, mais il n'est ni tout à fait lui-même ni tout à fait un autre. Quand Albertine lui donne son prénom, on ne l'entend pas toujours.

À la recherche du temps perdu est un livre qui contient tous les livres, un monde qui contient tous les mondes. La tentation est donc grande de le lire tour à tour comme le *Bottin mondain*, le *Traité de la vie élégante*, des Vies parallèles de quelques peintres célèbres, une histoire de la sensibilité musicale, un guide touristique de l'ouest de la France, le rapport secret d'un agent de la Kabbale – ainsi que Patrick Mimouni a pu le faire dans *Les Mémoires maudites. Juifs et homosexuels dans l'œuvre et la vie de Marcel Proust* avec intelligence et sensibilité (4) – ou un manuel de psychopathologie clinique et thérapeutique – ce qui aurait enchanté le docteur Adrien Proust, le père de l'écrivain. On peut même imaginer *La Recherche* revêtue des couleurs de la « Série noire » et lire ce grand roman d'apprentissage comme un roman de détection qui poserait au lecteur une angoissante question : « qui a tué la petite madeleine ? (5) » Ce serait le moyen de restituer à *La Recherche* sa qualification de roman en se réjouissant d'y voir l'imagination, « la folle du logis » dont parlait Nicolas Malebranche, invitée à jouer sa partie.

Ces choses dites, qu'il me soit permis de me faire ici moins lecteur que raconteur de Proust – quelle honte – et de céder encore une fois à un vice impuni dont je ne guéris pas depuis que je me suis rendu compte à quel point il était possible, facile et amusant : lire *À la recherche du temps perdu* comme un livre de cuisine. On trouve beaucoup de recettes dans l'œuvre de Marcel Proust, et pas uniquement celles qui doivent permettre au jeune littéraire de devenir un grand écrivain : « Les vrais livres doivent être les enfants non du grand jour et de la causerie mais de l'obscurité et du silence. (6) »

Il y a la madeleine « courte et dodue » d'*Un amour de Swann*; les œufs brouillés au lard et le homard à l'américaine de *Jean Santeuil*; les haricots « verts et tendres » de *La Prisonnière*; la bouillabaisse de *Sodomie et Gomorrhe*; le bœuf à la gelée d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, dont Françoise va chercher les ingrédients aux Halles, « comme Michel-Ange passant huit mois dans les montagnes de Carrare à choisir les blocs de marbre les plus parfaits pour le monument de Jules II »; la glace à la vanille des Guermantes, le riz à l'impératrice, les crèmes au chocolat, la « simple salade de pommes de terre » du *Temps retrouvé*, l'énigmatique « salade japonaise » que mange Odette de Crécy dans *Du côté de chez Swann*, les rougets et le risotto de *La Fugitive*, le « poisson cuit dans un court-bouillon apporté dans un long plat en terre » et les « perdreaux exquis » dans *Le Côté de Guermantes*. Chez Marcel Proust, l'art de bien écrire s'inspire sans cesse de celui de bien traiter. La cuisine est chez lui beaucoup plus que la cuisine. C'est un paysage absolu. Dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, le narrateur cause même avec les desserts : « Les gâteaux étaient instruits, les tartes étaient bavardes. Il y avait dans les premiers des saveurs de crème et dans les secondes des fraîcheurs de fruits qui en savaient long. (7) » Un moment-clé, au cours duquel il se sent devenir écrivain.

Au commencement et à la fin, dans *Du côté de chez Swann* et *Le Temps retrouvé*, la métaphore culinaire est permanente. Marcel Proust distingue à peine la « recherche » et le geste sur son piano du cuisinier de ceux de l'écrivain à sa table de travail. On l'entend dans cette page :

« Même plus tard, quand je commençai de composer un livre, certaines phrases dont la qualité ne suffit pas pour me décider à le continuer, j'en retrouvai l'équivalent dans Bergotte. Mais ce n'était qu'alors, quand je les lisais dans son œuvre, que je pouvais en jouir; quand c'était moi qui les composais, préoccupé qu'elles reflétassent exactement ce que j'apercevais dans ma pensée, craignant de ne pas "faire ressemblant", j'avais bien le temps de me demander si ce que j'écrivais était agréable! [...] Aussi quand tout d'un coup je trouvais de telles phrases dans l'œuvre d'un

autre, c'est-à-dire sans plus avoir de scrupules, de sévérité, sans avoir à me tourmenter, je me laissais enfin aller avec délices au goût que j'avais pour elles, comme un cuisinier qui pour une fois où il n'a pas à faire la cuisine trouve enfin le temps d'être gourmand. (8) »

Pour égaler enfin l'écrivain Bergotte qu'il admire tant, le narrateur doit comprendre deux choses. La première est que « l'œuvre d'art est le seul moyen de retrouver le temps perdu » (9) ; la seconde est que les matériaux de l'œuvre littéraire qu'il veut proposer à l'émerveillement de son siècle et de tous ceux qu'il reste à venir, c'est sa vie passée, « dans les plaisirs frivoles, dans la paresse, dans la tendresse, dans la douleur, emmagasinée par moi, sans que je devinasse plus leur destination, leur survivance même, que la graine mettant en réserve tous les aliments qui nourriront la plante » (10). La graine, la plante : le registre est toujours culinaire. On a dit que *La Recherche* composait une cathédrale. Les allusions architecturales de l'écrivain l'établissent. « Je bâtirais mon livre, je n'ose pas dire ambitieusement comme une cathédrale... » Mais il y a aussi des cuisines dans cet édifice somptueux qui s'apparente parfois à une seule et immense cuisine, des fourneaux dont Proust ne s'éloigne guère, ou alors pour y revenir très vite. « Tout avait péri de ce temps, mais tout renaissait », grâce à la musique, grâce à la peinture, grâce à la littérature. Mais aussi grâce à la cuisine.

Une exquise gourmandise

La cuisine, pour Marcel Proust, c'est non seulement une extraordinaire machine à remonter le temps, mais la porte la plus immédiate dans le monde sensible, celui des enfants qui s'émerveillent des petits pois écosés « amoncelés comme de petites billes vertes » et raffolent des saveurs sucrées – vanille, banane, fraise. Celui des adultes qui se régalent avec des « demoiselles de Caen », des homards normands grillés « selon les recettes incomparables de Pampille » (11) ; et aussi celui des vieillards souhaitant joindre les deux bouts de la chaîne afin de ne mourir jamais,

ainsi que l'avait pressenti le présocratique Alcméon de Crotoné : « Si les hommes meurent, c'est parce qu'ils ne parviennent pas à faire la jointure entre leur origine et leur fin. » D'où l'importance du souvenir de la madeleine trempée dans le thé dans les profonds jardins de la mémoire du narrateur, au moment où sa vocation d'artiste s'éclaire à l'écoute de la sonate de Vinteuil et d'une ensorcelante « belle phrase ».

« Ainsi rien ne ressemblait plus qu'une telle phrase de Vinteuil à ce plaisir particulier que j'avais quelquefois éprouvé dans ma vie, par exemple devant les clochers de Martainville, certains arbres d'une route de Balbec ou, plus simplement, au début de cet ouvrage, en buvant une certaine tasse de thé. Comme cette tasse de thé, tant de sensations de lumière, les rumeurs claires, les bruyantes couleurs que Vinteuil nous envoyait du monde où il composait, promenaient devant mon imagination, avec insistance mais trop rapidement pour qu'elle pût l'appréhender, quelque chose que je pourrais comparer à la soierie embaumée d'un géranium. (12) »

Tandis qu'il s'était retranché dans sa chambre tapissée de liège du 102, boulevard Haussmann pour composer *À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust convoquait une farandole de sensations, d'images, de parfums et de couleurs en revoyant les grosses brioches mangées à Illiers chez sa tante Élisabeth – qui a inspiré tante Léonie –, les pique-niques normands de son adolescence, les dîners qu'il donnait dans l'appartement de ses parents, rue de Courcelles, dans le XVII^e arrondissement de Paris. C'était à la toute fin du XIX^e siècle. À cette époque, il ne se couchait pas de bonne heure. Au cœur de l'affaire Dreyfus, un don de sorcier permettait à l'écrivain de convoquer des personnes d'opinions politiques différentes sans que jamais la vaisselle ne vole en morceaux.

Rien ne lui échappait dans l'ordonnancement de ses dîners parisiens. Comme dans son roman *Jean Santeuil*, l'épure de *La Recherche*, la table était impeccablement dressée. On imagine « l'armée écla-

tante, immobile, et déjà au complet, des assiettes, des couverts alignés à côté des assiettes, des salières placées en serre-file, des carafes moins nombreuses et plus hautes qui commandent à tout un rang et surtout pour chaque assiette des serviettes montées comme des coiffes blanches » (13). Curnonsky, le célèbre critique gastronomique que Proust côtoyait au Café Weber, rue Royale à Paris, jurait qu'on n'allait pas au restaurant pour manger les rideaux. Mais le « jeune homme pâle, aux yeux de biche » (14) qu'il voyait quelquefois s'installer seul à une table et commander un verre d'eau et une grappe de raisin aimait visiblement dévorer la vaisselle des yeux.

L'écrivain prenait un unique repas par jour, mangeait très peu et buvait moins encore. Les descriptions d'ivresses sont rares dans son œuvre et le transport alcoolique au wagon-bar d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* est un contre-exemple frais et innocent comme l'enfance : « Et j'allais cependant boire beaucoup trop dans le bar du train... (15) » Dans une lettre de 1904, l'écrivain résume ainsi le régime auquel sa santé fragile l'avait astreint : « Deux œufs à la crème, une aile entière de poulet rôti, trois croissants, un plat de pommes de terre, du raisin, du café, une bouteille de bière. » Voilà pour son ordinaire. Lorsqu'il commandait une sole à la normande ou une glace aux fruits, avec une préférence pour les parfums fraise et framboise, c'était jour de fête.

Cet écrivain français incapable de dépasser la mesure dans le manger et dans le boire, comme Rabelais, La Fontaine, Balzac, Alfred de Musset et Alexandre Dumas l'ont si bien fait, est l'un de ceux qui ont accordé le plus d'attention à l'art culinaire. Un art incarné chez lui par Françoise, employée chez tante Léonie puis chez le narrateur, qui se révèle, d'un bout à l'autre de *La Recherche*, la gardienne du bon sens populaire et une cuisinière hors pair.

« “Vous avez un chef de tout premier ordre, madame, dit M. de Norpois. Et ce n'est pas peu de chose. Moi qui ai eu à l'étranger à tenir un certain train de maison, je sais combien il est souvent difficile de trouver un parfait maître queux. Ce sont de véritables agapes auxquelles vous nous avez conviés là.” »

Et, en effet, Françoise, surexcitée par l'ambition de réussir pour un invité de marque un dîner enfin semé de difficultés dignes d'elle, s'était donné une peine qu'elle ne prenait plus quand nous étions seuls et avait retrouvé sa manière incomparable de Combray.

“Voilà ce qu'on ne peut obtenir au cabaret, je dis dans les meilleurs : une daube de bœuf où la gelée ne sente pas la colle, et où le bœuf ait pris parfum des carottes, c'est admirable!” (16) »

Une exquise gourmandise s'élucide ainsi chez Marcel Proust. Le romancier ne distinguant pas sens spirituel et sens matériel du mot « nourriture », la gastronomie occupe chez lui une place singulière. Gardienne des palais de la mémoire, elle permet au narrateur de retrouver le paradis perdu de son enfance. Le cortège de couleurs, d'odeurs et de saveurs qui lui sont attachées fournit un matériau de la plus grande valeur à la production de son œuvre. À la fin, une nappe est jetée sur l'herbe et l'œuvre géniale enfin achevée est dévorée goulûment, comme un poulet lors d'un pique-nique.

« Victor Hugo dit : “Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent.” Moi je dis que la loi cruelle de l'art est que les êtres meurent et que nous-mêmes mourions en épuisant toutes les souffrances pour que pousse l'herbe non de l'oubli mais de la vie éternelle, l'herbe drue des œuvres fécondes, sur laquelle les générations viendront faire gaiement, sans souci de ceux qui dorment en dessous, leur “déjeuner sur l'herbe”. (17) »

Conférence prononcée à l'hôtel-restaurant Le Grand Monarque, à Chartres, le mardi 14 mai 2019, dans le cadre des manifestations du « Printemps proustien ».

1. Marcel Proust, *La Prisonnière*, in *À la recherche du temps perdu*, tome III, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 378.

2. Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, coll. « Folio », 1987, p. 127.

3. Marcel Proust, *La Prisonnière*, *op. cit.*, p. 75.

4. Patrick Mimouni, *Les Mémoires maudites. Juifs et homosexuels dans l'œuvre et la vie de Marcel Proust*, Grasset, 2018.

5. Voir Alain Schaffner, « Qui a tué la petite madeleine ? À la recherche du temps perdu et le roman policier », *La Licorne*, n° 44, dossier « Formes policières du roman contemporain », Presses universitaires de Rennes, janvier 1998.

6. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, in *À la recherche du temps perdu*, tome III, *op. cit.*, p. 898.
7. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, in *À la recherche du temps perdu*, tome I, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1954.
8. Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, in *À la recherche du temps perdu*, tome I, *op. cit.*, p. 97.
9. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 899.
10. *Idem*.
11. Marthe Allard (1878-1960), dite Pampille, était la seconde épouse de Léon Daudet, influent juré du prix Goncourt qui a beaucoup fait pour que Marcel Proust soit couronné par le prix Goncourt. Dans le quotidien *L'Action française*, que lisait Proust, « C'est pour nous mieux qu'une promenade en avion, une cure d'altitude mentale », Pampille tenait une chronique culinaire. Elle a publié en 1913 un livre de « cuisine régionale » intitulé « Les Bons Plats de France », réédité en 2008 par CNRS éditions.
12. Marcel Proust, *La Prisonnière*, *op. cit.*, p. 374.
13. Marcel Proust, *Jean Santeuil*, Gallimard, coll. « Quarto », 2001.
14. Léon Daudet, *Souvenirs littéraires*, Le Livre de poche, 1974, p. 331.
15. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *op. cit.*
16. *Idem*.
17. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*